

Études littéraires africaines

La formation de la pensée décoloniale

Adélia da Silva Mathias



Numéro 45, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051620ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051620ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mathias, A. d. S. (2018). La formation de la pensée décoloniale. *Études littéraires africaines*, (45), 169–173. <https://doi.org/10.7202/1051620ar>

À propos du décolonial

La formation de la pensée décoloniale

La pensée décoloniale a émergé, depuis environ trente ans, à partir d'un collectif de pensée qui s'était formé initialement en Amérique du Sud autour des intellectuels Aníbal Quijano, Enrique Dussel et Walter Dignolo, avant de se consolider institutionnellement surtout aux États-Unis et de se répandre plus récemment jusqu'en Europe. Au centre de leurs travaux issus de disciplines différentes se trouve la préoccupation commune de réinterpréter la modernité à travers le prisme de la « colonialité » en prenant comme point de départ la colonisation européenne du continent latino-américain. La « colonialité » ou, comme le dirait Dignolo, le côté obscur de la modernité, consisterait ainsi dans l'histoire d'oppression et d'exploitation comme partie prétendument reniée, mais en tout cas constitutive, d'un processus historique violent culminant dans le discours hégémonique du progrès perpétuel et de la perfectibilité sans fin de l'homme, promesses d'une modernité eurocentrique faussement civilisatrice. C'est ainsi qu'au sein du groupe de travail « Modernité / Colonialité », base de départ de la pensée décoloniale, la critique des présupposés eurocentriques, et, plus encore, le rejet de toute configuration du savoir eurocentrique et l'élaboration de nouveaux concepts critiques constituent le projet le plus urgent.

1492 : la référence historique adoptée par la théorie décoloniale

Selon les penseurs décoloniaux, les études culturelles et les études subalternes – telles qu'elles ont été élaborées en dehors de l'Amérique latine – adoptent généralement comme jalon historique décisif le XVIII^e siècle, à savoir la période de l'émergence et de la consolidation de l'impérialisme britannique. Les chercheurs de la décolonialité, quant à eux, prennent comme référence historique la colonisation et la subalternisation successive de l'Amérique latine, notamment la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle, et plus précisément 1492. La répercussion la plus importante de ce choix consiste en ce que la modernité ne se présente plus comme un projet né au sein de l'Europe à partir de la Réforme, des Lumières et de la révolution industrielle, auxquelles le colonialisme serait seulement venu s'ajouter¹. Pour les décoloniaux, c'est à partir de l'arrivée en

¹ BERNADINO-COSTA (Joaze), GROSGOUEL (Ramón), « Decolonialidade e perspectiva negra », *Revista Sociedade e estado*, vol. 31, n°1, Janeiro-Abril 2016,

Amérique, de l'exploitation systématique de la main-d'œuvre de personnes autochtones et/ou réduites à l'état d'esclaves depuis leur déportation des pays africains que la colonisation et la subalternisation des peuples ont eu lieu.

Quijano défend notamment que ce n'est qu'à partir de l'Amérique que le capital s'articule avec les autres formes de contrôle de la main-d'œuvre et du travail en tant que tel, qu'il se consolide comme structure complexe capable de se transformer en ce que nous entendons aujourd'hui par capital, et qu'il atteint finalement une prédominance au niveau mondial, afin de devenir le centre autour duquel toutes les autres formes de domination entrent en concordance pour les besoins d'un marché global². Reconnaître ce repère alternatif implique aussi une délocalisation de la période historique englobant la modernité, ce qui est important dans la mesure où le capital, la modernité et l'occidentalisme sont des notions spécifiques qui, en Amérique, commencent à se manifester comme un projet dont les objectifs consistent à structurer et organiser socialement les continents et les personnes. À l'époque contemporaine, ces notions s'entrelacent de telle sorte qu'il est problématique de les travailler de façon isolée, ne serait-ce qu'à des fins didactiques, car l'impact de leur interaction est tel que toute étude plus approfondie se doit de les manipuler ensemble en tenant compte de leur interdépendance. Par ailleurs, l'intersectionnalité, qui constitue un outil de grande valeur pour analyser cette structure, alors nouvelle, dialogue en ce sens avec la pensée décoloniale sans en faire partie à proprement parler.

Pour revenir à l'importance du repère historique de 1492, son adoption fait apparaître certains problèmes sociaux qui sont profondément enracinés dans les sociétés actuelles et qui remontent à la période en question, afin de mettre en évidence l'idée fautive qui consiste à interpréter les formes de travail esclave, la servitude et le travail salarié comme des formes de travail graduelles qui auraient existé à des périodes historiques successives, comme s'il y avait eu un processus évolutif vers l'actuel système-monde³. L'Amérique latine du XV^e au XIX^e siècle constitue la confirmation puissante de ce que l'esclavage, la servitude et le travail salarié ont existé

p. 15-24 ; p. 17 : http://www.scielo.br/scielo.php?pid=S0102-69922016000100015&script=sci_arttext&tlng=en.

² QUIJANO (Aníbal), « A colonialidade do poder : eurocentrismo e América Latina », in : LANDER (Edgardo), ed., *A colonialidade do saber. Eurocentrismo e ciências sociais : perspectivas latino-americanas*. Buenos Aires : Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales (CLACSO), 2005, 278 p. ; p. 117-142 ; p. 117.

³ QUIJANO (A.), « A colonialidade do poder... », *art. cit.*, p. 126.

simultanément et ont fait partie d'un processus plus complexe d'imposition de l'ordre social⁴. La référence historique adoptée est aussi le point de départ pour comprendre deux autres grands apports de la théorie décoloniale : la « race », le racisme et la pensée liminaire.

La « race » comme catégorie de division du travail et

le racisme comme contrepartie idéologique moderne du maintien de pouvoir

Selon Quijano, avant l'Amérique, l'idée de « race » au sens moderne n'existait pas et il souligne le fait que la « race » et l'identité raciale ont été établies comme instruments de classification sociale⁵. Les colonisateurs ont codifié le phénotype des colonisés, les Noirs ont été soumis au régime d'esclavage et les populations autochtones à la servitude, alors que les Blancs sont devenus employeurs ou salariés, dans la mesure où ils avaient besoin de travailler. À l'intérieur du nouveau système-monde capitaliste-patriarcal-chrétien-moderne-colonial-européen, la « race » et le racisme sont devenus des principes directeurs d'accumulation de capital à l'échelle mondiale et des rapports de pouvoir d'un système-monde qui différenciait les conquérants et les conquis en fonction d'une codification phénotypique à partir de l'idée de « race »⁶.

En se transformant en premier critère fondamental pour la classification de la population mondiale, la « race » a été imposée comme première caractéristique de la division du travail, elle a structuré des endroits et hiérarchisé les rôles des sujets et des nations modernes⁷. Sur la base de la « race » et en recourant à une extrême violence, s'est formée une structure d'oppression si puissante qu'elle reste en vigueur jusqu'à aujourd'hui. Des recherches, telles qu'elles sont réalisées par l'Institut de recherches économiques appliquées (IPEA)⁸ au Brésil, démontrent les conséquences de cette organisation en fonction de la catégorie de « race », clairement liée à d'autres catégories comme la classe sociale et le genre, par exemple. Les recherches de l'IPEA présentent des données qui montrent que la population noire est celle qui travaille le plus d'heures par jour, que c'est elle que l'on retrouve le plus dans les emplois informels et qui touche le moins pour les services rendus, même lorsqu'elle exerce les mêmes fonctions que les Blancs et qu'elle représente aussi la

⁴ QUIJANO (A.), « A colonialidade do poder... », *art. cit.*, p. 118.

⁵ QUIJANO (A.), « A colonialidade do poder... », *art. cit.*, p. 117.

⁶ QUIJANO (A.), « A colonialidade do poder... », *art. cit.*, p. 118.

⁷ QUIJANO (A.), « A colonialidade do poder... », *art. cit.*, p. 120.

⁸ « Retrato das desigualdades de gênero e raça », Instituto de Pesquisa Econômica Aplicada (IPEA) (et partenaires) : <http://www.ipea.gov.br/retrato/> (consulté le 02.06.2018).

partie de la population la plus pauvre du pays, dont une grande partie vit dans la misère. Quand les chercheurs décoloniaux affirment que la pensée coloniale est toujours en place, des données comme celles-ci étayent leur approche critique de l'imaginaire et des pratiques coloniales en vigueur en Amérique latine, comme le racisme structurel qui empêche l'accroissement des richesses de la population noire. Il est extrêmement rare de voir, dans cet espace géographique et historique, des personnes noires parmi les classes riches, et il est pratiquement impossible d'en voir parmi les détenteurs de moyens de production. En tant que chercheuse brésilienne, je ne connais aucun cas de personne noire qui soit propriétaire de grands moyens de production et qui ait à sa charge une grande quantité d'employés.

La pensée liminaire comme production du sujet hybride de la « colonialité »

La pensée liminaire ou pensée frontalière, sans avoir été créée par les décoloniaux, est une notion récurrente dans leurs relectures de la colonisation. Ramón Grosfoguel et Joaze Bernadino-Costa donnent comme exemple de la pensée frontalière les contributions du Quechua Felipe Guamán Poma de Ayala. Celui-ci, au début du XVII^e siècle, a écrit la *Nueva coronica y buen gobierno*⁹, ouvrage qui relate le désastre que constitua la colonisation espagnole de l'empire Inca et qui prodigue en même temps au roi d'Espagne des conseils sur ce qui, à partir de la perspective du peuple inca, serait un bon gouvernement.

Walter Mignolo, quant à lui, mentionne Glória Anzaldúa, qui aborde la question de la conscience métisse dans *Borderlands / La Frontera : The New Mestiza*¹⁰. Féministe *chicana*, Anzaldúa a produit une œuvre qui est en soi difficile à catégoriser, tant elle se situe entre la littérature et la biographie, tout en faisant preuve d'une esthétique qui est tantôt liée aux peuples autochtones mexicains, tantôt au peuple colonisateur des États-Unis, et qui est constamment en circulation entre les deux cultures afin de produire du nouveau : une troisième voie qui ne se situe ni de l'un ni de l'autre côté de la frontière.

Les exemples de pensée ou d'épistémologie liminaires cités font partie de ce que Mignolo entend comme « forme alternative de pen-

⁹ GUAMÁN POMA DE AYALA (Felipe), *Nueva coronica y buen gobierno* [1587-1615]. Edición y prólogo de Franklin Pease G.Y. Vocabulario y traducciones de Jan Szemiński. México : Fondo de Cultura Económica, 3 v., 1980.

¹⁰ Anzaldúa (Gloria), *Borderlands / La Frontera : The New Mestiza*. San Francisco : Aunt Lute Books, 1999 [1987], 251 p.

ser » – et par conséquent d'intervention dans – le monde. Alors que la logique oppositionnelle et binaire a été la plus répandue dans le monde moderne, la pensée liminaire apparaît comme la démonstration de ce que les pratiques qui appuient l'idée d'un monde binaire – moi contre l'autre ; colonisateur contre colonisé ; centre contre périphérie ; Blanc contre Noir ; homme contre femme, par exemple – ne sont que des formes supplémentaires de voir et d'être dans le monde. Par conséquent, Mignolo suggère une double critique dans laquelle avoir une pensée alternative, en dehors de l'axe central de l'Occident, ne signifie pas s'opposer radicalement à l'épistémologie des colonisateurs et moins encore adopter, sans examen rigoureux, les pratiques des peuples colonisés ¹¹.

La pensée liminaire présuppose un regard critique des deux côtés des théories et des pratiques, suggérant que le sujet colonisé contemporain est constitué simultanément par l'héritage social des colonisateurs et des colonisés. Une lecture doublement critique, quant à elle, et provenant de cette interaction, incorporerait les éléments utiles, rejetterait ce qui n'a pas de valeur et ferait signe vers une nouvelle forme d'exister, d'éprouver et de produire du savoir sur le monde. C'est en ce sens que la proposition théorique décoloniale se distingue des recherches non-décoloniales. Toutefois, il faut souligner que cette manière de vivre et d'agir dans le monde n'est pas nouvelle, mais plutôt qu'elle a été rendue invisible à l'intérieur des rapports sociaux en vigueur. À titre d'exemple, on peut citer les pratiques de *leadership* autochtone au Mexique et les religions afro-brésiliennes qui, à partir d'une cosmologie encore inconnue de beaucoup de chercheurs, se sont diffusées dans le monde colonisé.

Une autre observation de taille au sujet de la pensée liminaire consiste à énoncer qu'elle est intimement liée au concept de la double conscience de W.E.B. Du Bois, dans la mesure où l'on peut affirmer qu'elle en est une possible extension. En effet, les deux exemples sont des cas d'appropriation du concept de Du Bois : la critique de Poma de Ayala qui décrit ce qui serait un bon gouvernement du point de vue de celui qui est gouverné ; et la conscience d'Anzaldúa de circuler entre deux mondes différents en tant que *mestiza* et sa capacité esthétique unique de le dire.

■ Adélia DA SILVA MATHIAS ¹²

¹¹ MIGNOLO (Walter D.), *Historias globais – projetos locais : colonialidade, saberes subalternos e pensamento liminar*. Trad. Solange Ribeiro de Oliveira. Belo Horizonte : Editora UFMG, coll. Humanitas, 2003, 505 p.

¹² Université de Mannheim. Traduit du portugais par Sarah Burnautzki.